

de grands yeux bleus, aux cils d'argent, pleurant des larmes de cristal.

Les derniers flocons s'attachent aux branches des arbres, et comme à travers les pétales détachés de chrysanthèmes blancs, le soleil fait reluire ses rayons sur les frimas.

Les cloches carillonnent leurs joyeux trilles ; elles chantent une aubade à la jeune épousée : c'est comme des banderolles de soie criant dans l'espace leur doux bruissement... et la brise, elle, traîne, comme en un collier de perles, les sons enfilés du carillon de l'hy-men.

Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; de leur coffret d'airain glissent des dentelles dont les mailles sont des notes veloutées, et les liens des romances de tendresse et de bonheur...

LAURETTE DE VALMONT.

LE PAVILLON FRANÇAIS

Quels sentiments nous agitent, comme notre cœur vibre de joie à la vue du pavillon français ! Que de souvenirs mêlés de gloire et de tristesse, mais toujours glorieux quand même, il rappelle, ce drapeau, blanc autrefois, tricolore aujourd'hui ! Blanc fleurdelisé, ou bleu, blanc, rouge, il a été et sera toujours le pavillon cher au cœur des Canadiens-français.

Braves marins de l'Estrée, nous vous souhaitons la plus cordiale bienvenue sur cette terre, qui est aussi la vôtre par le cœur et le souvenir. La Normandie de l'Amérique vous reçoit avec bonheur, espérant que vous trouverez ici un accueil qui fera plaisir aux Normands d'outre-mer.

Le Temps, ce grand guérisseur des plaies morales, a répandu son baume bienfaisant sur les blessures d'autrefois. Vers le milieu du dix-huitième siècle, l'Angleterre envoyait dans le port de Québec des navires de guerre pour combattre les Français, nos maîtres d'alors.

Aujourd'hui, au commencement du vingtième siècle, la France envoie, dans ce même port de Québec, un navire de guerre saluer le futur roi d'Angleterre.

Peut-on être plus franc, plus chevaleresque, plus noble ?

O bien aimée France ! nous te reconnaissons là. Et tes enfants canadiens-français, devenus sujets britanniques, te crient, les larmes aux yeux :

"Merci, mère, merci !"

EUGÈNE MOISAN.

Québec, 13 septembre 1901.

MON VILLAGE

Agréablement situé sur la rive droite du Saint Laurent, sillonné à cet endroit par de nombreuses petites îles, il est bien coquet, mon village. De grands arbres lui font une couronne de verdure et lui donnent l'air d'un véritable Eden, placé là par le Créateur, pour éblouir l'œil du touriste. En effet, Dieu ne se révèle-t-il pas dans ses œuvres et la nature ne nous donne-t-elle pas un peu une idée de la Toute-Puissance ? Tout est beau, dans mon pays : les champs aux épis d'or, comme les prés verts où rêvent les amoureux ; les routes ombragées, comme les bocages où les petits oiseaux nous charment de leurs chansonnettes. Le coucher du soleil est bien beau chez nous. Qui peut se faire une idée exacte du panorama qui se déroule alors à nos yeux ? Quel spectacle majestueux que de voir l'astre-roi disparaître lentement à l'horizon pour s'abîmer dans les flots bleus de notre vieux fleuve qui, semblable à un immense écriin rempli d'émeraudes, reçoit le brillant joyau qui complètera sa parure !

Voyageurs, vous souvient-il, dans vos pérégrinations à travers le comté de Beauharnois, d'avoir aperçu quelque part un clocher d'argent dont la flèche lancée est gracieuse ? C'est à son ombre que reposent nos chers morts, dans le vieux cimetière plein de poésie funèbre. Point d'inscriptions pompeuses,

tout est simple dans ce champ du repos ; et pourtant, quel charme se dégage des tombes dont quelques-unes n'ont pour monument qu'un cyprès, qu'un chêne, qu'un petit rosier.

Notre église est loin de posséder le style élégant d'un temple des grandes villes ; et cependant de ses murs blancs ornées de dorures, et de ses colonnes en marbre imité, se détache un certain cachet gothique qui nous la fait aimer dès l'abord.

Voici, avec ses belles dépendances, le collège commercial, où la jeunesse peut puiser les éléments qui l'aideront plus tard au *struggle for life*.

Je ne terminerai pas cette modeste description de mon village sans parler du couvent, une des perles de la paroisse, du couvent où les jeunes filles apprennent, sous la direction des bonnes religieuses à devenir femmes dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire à savoir remplir les multiples devoirs que Dieu leur a assignés.

Entouré d'un grand parterre, d'un petit bocage, ce pensionnat élève élégamment sa tête dans les airs. Il attire les regards et fait l'admiration de ceux qui le connaissent. Là, on cultive le cœur et l'intelligence ; là, on apprend à connaître Dieu et à le servir.

Que peut ma plume pour ta louange, ô mon Alma Mater, toi qui as vu disparaître mes plus belles années, toi qui, au sortir du berceau, m'a prêté sous ton égide pour m'enseigner à bien suivre la route difficile de la vie ? Je ne puis que balbutier : "Je t'aime comme je t'aimais jadis, et je t'aimerai toujours. J'ai fini, il est vrai, de partager tes charmes, ta paix et ta quiétude, mais ton souvenir sera à jamais cher à mon cœur."

REINE DES FLEURS.

NOTES D'ART

M. Emeliano Renaud, l'éminent pianiste canadien, vient d'accepter un double engagement, pour des tournées au Canada et aux Etats-Unis.

* *

Mme J. Bennati, victime d'un accident qui l'a forcée de garder la chambre durant plusieurs jours, est aujourd'hui complètement rétablie.

* *

Le théâtre du Palais-Royal marche de progrès en en progrès ; le public y afflue en foule et semble enchanté de la troupe et de son directeur.

* *

M. Jos. Saucier, notre populaire ténor, doit prochainement partir pour l'Europe. Il donnera, avant son départ, un concert d'adieu qui sera un vrai régal artistique.

* *

Au National, c'est comme chez Nicolet, de plus en plus fort. La direction semble, cependant, vouloir lâcher le répertoire américain : on nous promet deux pièces canadiennes, l'*Intendant Bigot* et *Jean sans Nom*.

* *

L'engagement de la troupe du Monument National est en grand progrès. MM. Ledoux et Roy s'occupent activement de l'organisation complète du nouveau théâtre. Des artistes de Paris sont engagés, ainsi que des artistes des Etats-Unis.

* *

L'Eldorado se transforme. MM. Goulet et Boiron doivent prochainement partir pour l'Europe et y former une troupe d'opéra. Nous leur souhaitons du succès, car de leur choix dépend l'avenir du nouveau théâtre.

J. D'A.

La générosité d'un conquérant consiste à ne pas garder trop longtemps rancune aux vaincus du mal qu'il leur a fait. —G.-M. VALTOUR.



LES ÉTOILES

A Madeleine, de la Patrie.

I

Les voyez-vous, l'une après l'une,
S'allumer dans l'éther tout noir,
Et voyez-vous aussi la lune
Draper dans ses clartés le soir ?

Le soir ! le soir ! Ouvrez votre âme,
Qu'il y tombe des rayons bleus !
Les astres ont écloé leur flamme,
Gardez ce qu'ils jettent de cieus !

Avant que les étoiles montent,
Prêtez l'oreille aux reflets clairs ;
Pieuse, écoutez ce qu'ils content :
Ils sont les grandes voix des airs.

Ils disent des choses de gloire
Dont l'éclat jaillit dans les yeux ;
Inclinez-vous dans la nuit noire,
Et vous les comprendrez bien mieux.

Ils pleurent dans leur voix muette
Que la femme ne soit plus sœur,
Sœur de leur lumière inquiète,
Qui tremble avec tant de douceur.

Ils pleurent, ces yeux de l'espace...
Sentez-vous glisser mille pleurs
Le long du reflet clair qui passe,
Et va se perdre dans les fleurs ?

Ils pleurent ! Lys, ceillets et roses
Vous le savez, vous, n'est-ce pas ?
Vous dont les corolles décloées
Se disent, au matin, tout bas :

"Qu'ont-ils donc à pleurer sans cesse
"Les astres de l'immensité ?
"Comme hier, lourde, je m'affaisse
"Sous un poids d'humide beauté.

"C'est leur douleur qui me fait belle,
"Toute scintillante, ma sœur,
"Vous voilà vivante étincelle :
"Gare au papillon ravisseur !"

II

Oh ! les astres des soirs de paix,
Des soirs pleurant leur nostalgie !
J'ai sur le cœur un voile épais,
Troublant du votre l'effigie...

Par mes yeux faibles seulement,
Mes yeux qu'ont torturés les veilles,
Je veux contempler un moment,
Étoiles, vos saintes merveilles.

Mais vous montez trop vite, hélas !
Vous fuyez l'horreur des prunelles
Qui n'ont pour mirer vos éclats
Que des molles vitres charnelles !

Vous avez peur que vos rayons
S'alourdissent d'humaine fange,
Vous qui roulez en tourbillons,
Du front du ciel au front de l'ange !

Depuis des siècles, pour parcourir
Vous avez l'infini des mondes,
Et pour refléter votre cours
La mer immense aux lourdes ondes !

Mais vous avez grand tort de fuir
Un regard où brille de l'âme ;
Vous aurez tôt fait de fuir
Votre course, n'étant que flamme.

De vous il ne restera rien,
Pas même un sillon dans l'espace ;
De jour en jour, sachez le bien,
Un atôme de vous trépassé.

Et le gouffre affreux du néant
Enfin dévorera sa proie !
Mirez-vous dans votre Océan ;
J'éprouve quand même une joie :

J'ai sous le masque de ma chair
Laide et périssable, enfin telle,
Que vous la voyez dans votre air
Étoiles, une âme immortelle

ALBERT LOZBAU.